

## L'EXPÉRIENCE CONCENTRATIONNAIRE COMME OBJET

L'ouvrage de Michael Pollak\* consacré aux conditions de survie en camp d'extermination offre, surtout pour qui n'est pas spécialiste de cet objet, une excellente occasion de réfléchir aux postures disponibles en situation d'oppression et à leur aptitude à être systématisées. Les efforts de maintien de l'identité qui sont employés ici pourraient bien être considérés comme des traits limites des formes de résistance à la domination. Outre le sous-titre de l'ouvrage — « essai sur le maintien de l'identité sociale » — et cette annonce en introduction — « Toute expérience extrême est révélatrice des constituants et des conditions de l'expérience "normale", dont le caractère familial fait souvent écran à l'analyse. Dans cette recherche, l'expérience concentrationnaire, en tant qu'expérience extrême, est prise comme révélateur de l'identité » —, le statut, selon nous exceptionnel, de l'auteur incite en effet à une telle lecture : statut disciplinaire (aucun autre ouvrage de sociologie n'apparaît dans la bibliographie, en dehors de celui de la polonaise A. Pawelczynka, cité en anglais), mais aussi statut biographique, puisqu'il ne s'agit pas d'un ouvrage de déporté ou d'enfant de déporté, situation encore relativement rare dans l'abondante littérature dont nous disposons désormais sur cet objet.

Or, par une sorte de pudeur et de respect pour son matériau, constitué d'entretiens et de récits de femmes déportées à Auschwitz, il s'avère que l'auteur refuse, dans la facture comme dans le contenu de l'ouvrage, d'adopter l'ambition de systématisme que son appartenance disciplinaire et sa distance spécifique à l'objet auraient pu lui conférer.

Dans la facture, éclatée, puisque la première partie est entièrement consacrée à la rétrocession des trois entretiens de femmes sur lesquels repose l'analyse, la seconde à une réflexion sur les sources permettant l'accès à ce type de mémoire collective, la troisième à l'analyse des conditions de survie. Le même refus de systématisme se vérifie dans l'analyse proprement dite. L'ouvrage possède trois dimensions majeures : la première porte sur les modes possibles de la gestion de la mémoire, individuelle et collective, par les rescapés, la seconde sur les conditions et les stratégies de survie en situation de contrainte extrême, la troisième sur la difficile négociation dans ces situations entre maintien de l'intégrité

---

\* Michael POLLAK, *L'Expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*. Paris, Métailié, 1990. 15 × 22, 342 p., bibliogr., index (« Leçons de choses »).

physique et maintien de l'intégrité morale. Les deux dernières nous retiendront particulièrement en ce qu'elles rentrent véritablement au cœur de la question évoquée plus haut : de la première, disons simplement ici que les précautions méthodologiques devant le matériau utilisé ou utilisable, en attirant l'attention sur le statut de la parole induit par le mode de recueil de l'information, vont dans le sens de la vigilance épistémologique aujourd'hui développée autour de l'utilisation des récits de vie, et constituent une justification préliminaire, non dénuée de poids, de la posture prudente adoptée par l'auteur dans l'ensemble de son ouvrage.

Le traitement des conditions de survie constitue la première illustration de cette dernière. L'auteur rétrocède dans leur diversité les capitaux mobilisés par les rescapées pour survivre : ressources physiques et incorporées (taille, beauté, résistance physique), ressources cognitives (savoir et savoir-faire, la cosmétologie s'avérant par exemple, dans cet univers féminin, une ressource au moins aussi précieuse que les connaissances chimiques ou médicales), ressources enfin relationnelles ou sociales (importance cruciale des réseaux de sociabilité). Il met à plat quelques postures adoptées face au problème de la survie : le repli sur soi, l'intransigeance, l'installation, la conversion. Mais il se refuse à relier ces informations au sein d'un cadre théorique. Les seules théories, d'ailleurs congruentes, auxquelles il est fait allusion, celles de M. Weber, d'E. H. Erikson et de P. Bourdieu qui étudient en termes de ressources et d'habitus l'ajustement réciproque entre les dispositions individuelles et la structure sociale, sont considérées comme peu applicables aux situations extrêmes : parce que les déportés « ont été amputés des acquis de leur vie (du capital économique, social et symbolique), parce qu'ils se trouvent dans un univers où l'accumulation et la stabilisation d'acquis sont impossibles » ; pour s'opposer à l'extermination, « ils ne disposent que de leur volonté de survivre et de quelques ressources qu'ils doivent mobiliser sélectivement » (p. 289). Ailleurs, l'auteur se refuse explicitement à employer le terme de « stratégie » (p. 280) en raison du fait qu'aucun déporté n'a de vision globale et exhaustive de la réalité du camp, que la connaissance de celui-ci s'élabore en même temps que les tentatives de chacun pour améliorer la position qu'il y occupe. Un autre élément interdit au déporté — et donc au sociologue — d'élaborer une appréhension systématique des conduites de survie : l'importance du hasard au camp, qu'illustrent avant tout les « sélections » visant à envoyer un contingent de prisonniers à la chambre à gaz, les principes au fondement de ce « choix » variant sans cesse. La façon dont sont restitués les trois entretiens confirme d'ailleurs implicitement la diversité possible des postures de survie. Elle permet au lecteur d'opposer le couple Ruth-Myriam, la première puisant sa capacité de résistance dans son aptitude à maintenir des flots « de relations fondées sur la confiance et l'amour » (p. 131), la seconde choisissant au contraire l'isolement relatif au nom de la non-compromission ; et le couple Myriam-Margareta dont l'une survit en s'accrochant à sa singularité, en se dotant d'une visibilité et d'une apparence extérieure séduisante, l'autre au contraire en s'efforçant de passer inaperçue.

Il apparaît ainsi au lecteur que survivre dans une telle situation d'oppression consiste avant tout à « trouver sa voie » (c'est le titre d'un chapitre), selon une logique impossible à reconstituer puisqu'elle dépend tout à la fois des ressources et des compétences initiales, des conditions et de la date d'entrée au camp, des positions qui y sont occupées, et de ces résidus effectivement difficiles à appréhen-

der pour le sociologue que sont le hasard et la « volonté de survivre ». Bref, la survie serait le résultat, si on nous permet le terme, d'un « bricolage ».

Cette affirmation de l'irréductibilité de la situation décrite à des situations moins exceptionnelles et, en tout état de cause, à une systématisation sociologique ne nous paraît pas absolument convaincante. Ainsi, ce n'est pas la singularité de la situation qui impose le mode de traitement des ressources adopté dans l'ouvrage, celui par exemple concernant l'usage que le déporté peut faire de sa taille, et qu'on peut reprendre ici. La posture prudente de l'auteur permet certes de restituer les utilisations contradictoires que les individus peuvent faire de leurs ressources corporelles : une des déportées impute une part de son salut à sa petite taille (elle pouvait se cacher plus facilement), une autre à sa grande stature (elle en « imposait », y compris aux Allemands). Mais on pourrait tout aussi bien, à un autre niveau d'analyse, déceler ici un processus *commun* de survie : celui qui passe par un investissement positif sur une partie du corps, de la même façon dont les « stigmates », dans l'ouvrage homonyme de I. Goffman, peuvent être transformés en atouts, à l'image du bâton de l'infirme transformé en canne de golf. Le problème reviendrait alors à se demander ce qui, dans la situation ou les conditions d'entrée au camp, ou encore les déterminations antérieures, favorise cette aptitude à un investissement corporel, ou narcissique, positif.

La singularité de la situation d'extermination ne nous paraît pas un obstacle absolu à la systématisation pour une autre raison. Si les décisions des déportés renvoient à des enjeux considérables, puisque formulables en termes de vie et de mort, et sont prises dans une conjoncture d'incertitude très grande — le tout assez bien symbolisé par le *Revier* (l'infirmerie), lieu de salut possible offert par l'occasion d'un repos mais aussi de risque mortel accru représenté par la sélection — leur situation nous semble différer de degré plutôt que de nature d'autres situations d'incertitude où les individus et les groupes ne disposent pas d'une vue d'ensemble des informations nécessaires à se mouvoir dans un univers réputé hostile. Mais nous sentons en l'écrivant le caractère iconoclaste d'une telle hypothèse, c'était bien là un des obstacles à l'analyse pour l'auteur. Une approche trop rigide et systématique risque certes de simplifier la réalité des processus de survie, mais la chose serait plus vraie encore de la connaissance des processus de maintien de l'identité dans la vie quotidienne : la violence des contraintes inhérentes à la vie au camp, loin d'interdire la théorisation, pourrait apparaître comme de nature au contraire à simplifier l'analyse, et à fournir, comme nous le verrons, un cadre heuristique, au moins provisoire, pour aborder d'autres situations.

La même posture de retrait est adoptée, enfin, par Michael Pollak à l'égard de la troisième discussion qui nous paraît en jachère dans son ouvrage : celle qui traite de la difficile et nécessaire négociation en situation de survie entre maintien de l'intégrité physique et maintien de l'intégrité morale. Question importante pour les déportés eux-mêmes comme en témoigne la place qu'elle occupe dans les récits littéraires de la déportation, ceux de Robert Antelme et Primo Levi, notamment, ainsi que le phénomène de la culpabilité attachée à la survie. Thème qui se révèle important, en effet, dans l'ouvrage de Michael Pollak : s'il ne lui est pas consacré une partie, il court tout au long de l'analyse et il est le seul à faire l'objet de la rétrocession d'un débat théorique à propos des camps : celui qui fait s'opposer Terence Des Pres et Bruno Bettelheim (p. 255-258). Le premier, tenant d'une

vision sociobiologique qui fait de la survie le fruit d'une capacité d'adaptation rapide et de libération des principes moraux inhibiteurs, est opposé à une thèse faisant de la « rigueur morale » le « moyen principal pour maintenir l'intégrité de la personnalité ».

Mais la façon dont est présenté ce débat, dans les termes en fait relativement polémiques de Des Pres lui-même, tend quelque peu à le radicaliser, et surtout involontairement à le *moraliser*, ce qui interdit de l'éclaircir et de s'y engager. La distorsion de ce débat provient, en effet, d'une ambiguïté entre les deux sens du terme « moral » (comme contraire de « physique » et comme contraire de « immoral »). Faute d'en prendre conscience, le lecteur ne saurait voir que les « valeurs positives » de la vie évoquées par B. Bettelheim ne renvoient à aucune connotation morale mais bien à la notion psychanalytique d'instinct de vie opposée à l'instinct de mort ; de même, la posture que le psychanalyste a adoptée au camp — cet effort pour conserver une distance psychologique et intellectuelle par rapport à ce qui lui arrivait — n'est présentée en fait par lui que comme lui permettant de « sauver quelque chose de [son] ancien système de maîtrise de [soi]-même », et par là comme un excellent moyen de lutter contre l'angoisse de mort, elle-même handicap à la survie physique (Bruno Bettelheim, *Survivre*, Paris, R. Laffont, 1979, p. 21, 27).

Une telle mise au point appelle alors à décomposer les questions qui peuvent être posées au très riche inventaire de facteurs de survie réalisé par l'auteur. La première se formule en termes psychanalytiques : dans quelle mesure et dans quelles conditions l'aptitude à la « régression » favorise-t-elle les capacités et les chances de survie ? (On se souviendra que c'est une des questions posées par les méthodes de soin de l'autisme élaborées par B. Bettelheim au lendemain de la guerre). La seconde pourrait constituer une contribution nuancée à l'axiomatique de l'intérêt qui, à partir de l'économie, a tendu à envahir la sociologie : comment interpréter le « désintéressement » dont certains acteurs peuvent faire preuve même en situation de survie ?

Sur ces deux points, l'auteur se refuse à trancher, préférant préserver la richesse du matériau et l'ambiguïté de son enseignement. Que la régression soit un facteur de survie, de multiples éléments dans l'ouvrage semblent en témoigner : ainsi l'histoire de la violoniste viennoise Alma Rosé, nièce de Gustave Malher, et qui, quoique bénéficiant d'une position relativement privilégiée comme chef de l'orchestre du camp, ne se donne pas les moyens de lutter, par révolte contre sa condition (« Où sont les Américains et les Anglais ? Pourquoi nous laisse-t-on crever ici ? [disait-elle] [...] elle ne pouvait pas se résigner au rôle de prisonnière », p. 62). Ainsi des notations de l'auteur sur la connaissance du Droit comme ressource inutile voire contre-productive à l'intérieur du camp, sur le caractère inhérent dans cet univers de certains interdits religieux, sur la fragilité particulière des conjoints de déportés, leur inaptitude à la désobéissance et à la fuite avant la déportation, par excès de légalisme et de rigidité. La différence de comportement entre sexes pourrait d'ailleurs être commentée davantage comme liée aux rapports spécifiques, psychiques et sociaux que les femmes entretiennent à la Loi, ainsi qu'en témoigne la contradiction assumée par le discours d'une déportée : au camp il faut savoir composer ; il faut aussi ne pas toujours obéir. La fidélité de l'auteur à l'ensemble de son corpus permet là encore de souligner cet obstacle à la survie

que représente la rigidité morale, et de faire valoir en même temps toutes les manifestations de résistance ou d'insoumission comme des aliments à l'estime de soi, individuelle et collective, et par là comme des ressources pour la survie : mais cette contradiction apparente n'est pas commentée.

L'auteur refuse également de proposer des explications hâtives aux manifestations d'apparent « désintéressement » qui parsèment ces vies pourtant gravement menacées. Leur prise en compte pourrait cependant fournir autant d'éléments enrichissant les débats évoqués plus haut : tantôt en apparaissant comme des ressources exigées par l'estime de soi, tantôt des instruments de maintien dans certaines conditions — qui seraient elles-mêmes à définir — d'acquis culturels et moraux nécessaires à la préservation de l'identité. Si l'on comprend bien, en effet, que la redistribution, par les prisonnières qui occupent des positions dominantes dans le camp, de certains des avantages dont elles bénéficient visent à se concilier celles qu'elles dominent, on ne voit pas pourquoi certaines chefs de blocs s'en dispensent, ou pourquoi certaines déportées recrutées aux postes de kapo déplacent leur peur et leur haine des SS sur les prisonnières. On voit des femmes à l'appel en empêcher d'autres de tomber, sans que ce qui les meut soit clairement explicite. De même le sociologue fait dire à la personne qu'il interroge, dans la même page, sans rendre raison de cette contradiction, qu'à Berlin, et au même moment, « tout le monde était dans la même misère et il y avait beaucoup d'entraide » et que « tout le monde était occupé par soi-même et par sa survie. Les gens n'étaient touchés que par ce qui les concernait personnellement eux-mêmes ou leurs proches. Le reste n'existait pas » (p. 121).

En se refusant à « classer » ses interrogations, en repoussant toute entreprise de systématisation dans ses réponses, en conférant une facture ouverte et éclatée à son ouvrage, en refusant explicitement de trancher entre Des Pres et Bettelheim, l'auteur laisse, dans son analyse du matériau, sa part à la contradiction, au hasard, et au foisonnement du réel. La richesse de réflexions qu'engendre la lecture de l'ouvrage justifie donc partiellement ce parti pris.

Mais il ne saurait être considéré comme le seul possible. Si la statistique et la théorie des jeux sont capables dans une certaine mesure de prendre en compte l'aléa et d'en systématiser la connaissance, la sociologie doit pouvoir être capable de penser et de systématiser les contradictions et la confusion, même singulièrement fortes, des pratiques induites par les situations de survie. A condition de délaisser en effet, au moins *a priori*, les notions de « stratégies », au profit de l'investigation des *logiques pratiques* en œuvre dans la survie, on devrait être en mesure de noter des *régularités* — par exemple à ressources initiales, à date d'entrée ou à positions dans le camp à peu près égales. Le retrait théorique pratiqué par l'auteur peut certes s'expliquer : pour des raisons scientifiques autant qu'idéologiques. Scientifiques, en ce qu'il nous manque bien évidemment la théorie qui nous permettrait d'articuler les approches sociologiques et psychologiques dans l'aptitude à mobiliser les ressources de construction ou de maintien de l'identité. Idéologiques, en ce que l'extermination pose le problème des modes de traitement scientifique du « sacré », surtout pour qui n'a pas vécu l'expérience concentrationnaire : c'est sans doute le tabou qui demeure attaché à cet objet, en dépit ou en raison de la distance évidemment prise ici, qui interdit qu'il soit traité avec cette « froide » systématisme : « il ne faut jamais affaiblir le tranchant de ce

qui a eu lieu, le tranchant de l'événement. Il a existé dans le passé des événements abjects dont le récit est nécessaire, et qui imposent par là même un statut spécifique à leur narration, surtout lorsqu'ils vivent encore dans la mémoire culturelle » disait encore Paul Ricœur dans un colloque récent consacré à la déportation (cité in A. Farge, *Le Goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989, p. 119).

Surmonter ce tabou constitue un préalable à la systématisation des informations fournies dans l'ouvrage et à leur détournement vers des situations d'oppression plus communes. On peut alors examiner si l'esquisse de catégorisation des postures de survie proposée dans l'ouvrage peut être traduite dans les termes plus généraux de la domination sociale. Ce n'est pas à nous d'en faire l'analyse, mais on peut en suggérer le caractère fructueux *a priori* : à propos, par exemple, des modes populaires ou des modes féminins de résistance à la domination.

Si le repli sur soi passif et suicidaire des « musulmans », ces morts-vivants du camp, peut ainsi constituer un modèle d'interprétation pour les mécanismes d'auto-exclusion, le fatalisme face à la marginalisation ou à la déchéance sociale qui caractérise les franges sociales les plus démunies, les postures au contraire de résistance populaire et silencieuse par repli sur une communauté familiale ou restreinte, serrant les rangs et comptant ses forces, ressortiraient du type « repli sur soi actif » décrit par Michael Pollak : « exil intérieur », refus de « se laisser aller » par renforcement du « contrôle sur moi-même », « concentration intérieure sur ses propres forces, assortie du refus de la communication avec d'autres » (p. 293). Toutes les attitudes, quant à elles, comme l'ouvriérisme par exemple, visant à brandir son appartenance et son indignité (« black is beautiful ») s'inscriraient assez aisément dans la description que fait l'auteur de la posture de « l'intransigeance », qui se distingue du repli sur soi « par l'acceptation de l'interaction avec autrui et par une attitude qui en impose aux autres », attitude « associée aux convictions profondément ancrées d'une personne, au système de valeurs spirituelles, religieuses et intellectuelles » (p. 293). L'« installation », qui suppose une collaboration plus ou moins étroite avec le dominant (« pour battre la S.S., il faut accepter de communiquer avec elle »), avec la mobilisation des compétences que réclame une telle position, avec le cortège de suspicions qu'elle suscite (même lorsque la position occupée l'est « au profit » d'un réseau de résistance), peut être rapprochée de la figure du « petit chef », voire du « jaune », collaborateur effectif ou traître en puissance que secrète tout rapprochement avec le pouvoir. Enfin, la « conversion », où « la réalité du camp prend la forme d'une révélation qui déclenche ou accentue une recherche spirituelle, religieuse ou politique » (p. 300) pourrait fournir des éléments de compréhension pour ces formes d'engagement messianique ou politique que la domination secrète, comme le montre Max Weber, parmi certaines franges de dominés.

L'ouvrage de Michael Pollak fournirait un cadre d'interprétation tout aussi fructueux pour appréhender les modes de résistance féminine à la domination que la sociologie s'est mise à inventorier depuis vingt ans (mais qu'une analyse littéraire pourrait aussi finement rétroceder, de *La Maison de poupée*, à *La Mégère apprivoisée*, en passant par *La Promenade au phare*) : avec ses différentes manifestations de résistance et de revendication identitaires, ses modes de collaboration et de passage de compromis entre hommes et femmes, accompagnés ou non de contrat de solidarité entre dominées (entre mères et filles, par exemple), ou

encore les compensations secrétées, selon Michael Pollak, par l'effort même d'adaptation à la situation de domination, c'est-à-dire ces « conversions » ésotériques ou spirituelles qui sont assorties, par ces femmes, de l'exercice de la charité envers les plus dominés que soi, et vécues de manière au fond narcissiquement réparatrice « en termes de critère de [leur] propre conduite et de ressource d'espoir » (p. 300).

Enfin, l'expérience concentrationnaire, en raison même de son caractère extrême et parce qu'elle n'abandonne guère aux déportés que leur corps comme ressource de survie, permet de mieux comprendre le rôle très important, réel et phantasmatique, que joue celui-ci dans les situations de domination par les investissements positifs ou négatifs dont il fait l'objet. Dans les corps devenus insensibles, inaccessibles aux coups, des « musulmans », ces désespérés des camps d'extermination, on peut retrouver l'image extrême du traitement du corps, abandonné à lui-même, chez les plus dominés ; les bras, les jambes confiés à la chaleur du poêle du block ne réagissent plus aux brûlures et à leur alerte salvatrice, ils ont oublié comment ressentir et *a fortiori* comment somatiser : bref, comment « négocier » une partie de leur corps au profit de la survie. Ils sont à l'opposé de ceux qui savent encore investir positivement le corps, sa taille, sa prestance ou sa joliesse, comme un capital minimum. Entre les deux, et c'est un des enseignements les plus intéressants de *L'Expérience concentrationnaire*, il y aurait le corps capable, pour sauver l'essentiel, de donner une part de lui-même à la brûlure, à la souffrance, voire au deuil conscient ou consenti, capable d'abandonner la proie pour l'ombre, non tant en s'abandonnant à la médicalisation comme font habituellement les dominés mieux nantis<sup>1</sup> (car le *Revier* ne permet qu'une prise en charge éphémère, et surtout mortellement dangereuse en raison des sélections) qu'à la pure et simple somatisation : les expressions somatiques apparemment sans objet des dominés, l'hypocondrie féminine prendraient alors le sens d'ultime protection contre l'annihilation et la perte totale d'identité. La spécificité de la population analysée prend de nouveau tout son intérêt : la plus grande aptitude des femmes à la survie par rapport à leurs conjoints pourrait bien être en rapport, à *travers* leur rapport moins rigide à la loi du camp et à la domination, avec cette capacité à négocier — non moins douloureusement, mais plus efficacement, au besoin dans la somatisation et l'hystérie — la souffrance liée à toute « perte », physique, morale ou symbolique, qui s'avérerait nécessaire à la survie.

Dans tous ces cas de détournement et de systématisation de l'ouvrage de Michael Pollak, suggérés ici, la prudence de l'auteur n'en resterait pas moins un modèle précieux d'attitude intellectuelle, une incitation à restituer dans sa complexité et son foisonnement ce qui nous paraît le plus fructueux dans l'analyse des postures face à la domination : la logique *pratique* qui préside non tant au « choix », qu'à la succession, à la combinaison complexe, à leur usage alternatif ou simultané.

Dominique MEMMI.

---

1. Comme on le voit dans l'ouvrage récent de Serge PAUGAM, *La Disqualification sociale*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, qui oppose la catégorie des « Assistés » (qui savent encore recourir à la prise en charge sociale ou thérapeutique de leur corps et de leur situation) aux « Marginalisés » qui sont dans l'abandon pur et simple.